Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle
1859-1930

LE MYSTÈRE DE LA VALLÉE DE BOSCOMBE

Les aventures de Sherlock Holmes
(octobre 1891)



Table des matières

Le mystère de la vallée de Boscombe

Nous étions en train de déjeuner un matin, ma femme et moi, quand la bonne apporta une dépêche. Émanant de Sherlock, elle était ainsi libellée :

« Avez-vous des jours disponibles ? On vient de me télégraphier de l'ouest de l'Angleterre au sujet de la tragédie de la vallée de Boscombe. Serais content si pouviez venir avec moi. Climat et site parfaits. Pars de Paddington par train 11 h 15. »

– Qu'en dites-vous, chéri ? dit ma femme en me regardant. Irez-vous ?

– Je ne sais pas trop. J'ai une liste de visites assez longue à présent.

– Oh ! Amstruther ferait votre travail. Vous avez l'air un peu pâle depuis quelque temps. Je pense que le changement vous sera bénéfique ; et puis, vous portez toujours tellement d'intérêt aux enquêtes de M. Holmes !

– Quand on songe à ce que j'ai gagné dans l'une de ces enquêtes, je serais un ingrat s'il en était autrement ; mais si je dois y aller, il faut que je fasse ma valise tout de suite car je n'ai qu'une demi-heure.

Mon expérience de la vie des camps en Afghanistan avait tout au moins eu pour résultat de faire de moi un voyageur prompt à se préparer. Je n'avais besoin que de quelques objets très simples, de sorte qu'avant l'heure fixée je roulais en fiacre avec ma valise vers la gare de Paddington. Sherlock Holmes faisait les cent pas sur le quai. Sa grande et maigre silhouette semblait encore plus grande et plus maigre en raison du long manteau de voyage, et de la casquette en drap qui lui serrait la tête.

– C’est vraiment très aimable de votre part de venir Watson, dit-il. Cela me fait une telle différence d’avoir avec moi quelqu’un sur qui je puis compter absolument. L’aide qu’on trouve sur place est toujours ou insignifiante, ou réticente. Si vous voulez bien garder les deux places de coin, je vais prendre les billets.

Mis à part l’immense brassée de journaux qu’Holmes emporta avec lui, nous eûmes tout le compartiment pour nous seuls. Jusqu’à ce que nous ayons dépassé Reading, il tourna, retourna et lut les quotidiens, ne s’interrompant que pour prendre des notes et pour réfléchir. Puis, d’un geste soudain, il fit du tout un énorme ballot qu’il jeta dans le filet.



– Avez-vous entendu parler de cette affaire ? demanda-t-il.

– Pas un seul mot, je n’ai pas vu les journaux ces jours-ci.

– La presse londonienne n'en a pas eu des comptes rendus bien complets. Je viens de parcourir toutes les dernières éditions afin d'en bien posséder tous les détails. Il semble, à ce que je vois, que ce soit une de ces affaires toutes simples, qui sont si difficiles.

– Ce que vous dites paraît un peu paradoxal.

– Mais c'est profondément vrai. La singularité constitue presque invariablement une piste. Plus un crime est dénué de caractère distinctif, plus il est ordinaire, et plus il est difficile d'en trouver les auteurs. Dans le cas présent, cependant, on a très sérieusement mis en cause le fils de la victime.

– Il s'agit donc d'un assassinat ?

– Eh bien ! on le suppose. Je ne considérerai aucun point comme acquis, tant que je n'aurai pas eu l'occasion de l'étudier moi-même. Je vais vous expliquer succinctement où en sont les choses, autant que j'aie pu le comprendre.

« La vallée de Boscombe est un coin provincial qui se trouve non loin de Ross, dans le comté du Herefordshire. Le plus grand propriétaire terrien de cette région est un certain M. John Turner, qui a gagné son argent en Australie et qui est revenu au pays, il y a quelques années. Une des fermes qu'il possédait, celle d'Hatherley, était louée à M. Charles Mac Carthy, lui aussi un ancien d'Australie. Les deux hommes s'étaient connus aux colonies, rien d'extraordinaire à ce fait sinon qu'en revenant se fixer en Angleterre ils avaient cherché à demeurer aussi près que possible l'un de l'autre. Selon toute apparence, Turner était le plus riche des deux ; Mac Carthy devint donc son locataire, mais pourtant, ils vivaient, semble-t-il, sur un pied de parfaite égalité, car ils étaient souvent ensemble. Mac Carthy avait un fils, un gars de dix-huit ans, et Turner une fille unique du même âge ; tous deux étaient veufs. Ils paraissent avoir évité la société des familles anglaises du voisinage et avoir mené une existence très retirée, bien que les deux Mac Carthy, amateurs de sport, fréquentassent

souvent les hippodromes de la région. Les Mac Carthy avaient deux domestiques, un homme et une servante. Les Turner avaient une domesticité plus importante, une demi-douzaine de visiteurs au moins. C'est là tout ce que j'ai pu recueillir concernant les familles. Voyons maintenant les faits.

« Le 3 juin – c'est-à-dire lundi dernier – Mac Carthy quitta sa maison d'Hatherley vers trois heures de l'après-midi et s'en alla, à pied, vers l'étang de Boscombe qui est un petit lac formé par le débordement du fleuve qui coule dans la vallée de Boscombe. Le matin, il était allé à Ross avec son domestique et il avait dit à celui-ci qu'il était obligé de se presser, car il avait à trois heures un rendez-vous important. De ce rendez- vous il n'est point revenu vivant.

« De la ferme d'Hatherley à l'étang de Boscombe, il y a un quart de mile et deux personnes l'ont vu lorsqu'il traversait la propriété. L'une était une vieille femme dont on ne dit pas le nom, l'autre était William Cronder, garde-chasse au service de M. Turner. Ces deux témoins déclarent que Mac Carthy était seul. Le garde-chasse ajoute que quelques minutes après avoir vu passer M. Mac Carthy, il a vu son fils, M. James Mac Carthy, qui, un fusil sous le bras, suivait la même direction. À ce qu'il croit, le père était encore bel et bien en vue à ce moment- là et le fils le suivait. Il n'y pensa plus avant qu'il n'apprît, le soir, la tragédie qui s'était déroulée.

« Les deux Mac Carthy ont encore été aperçus après le moment où William Cronder, le garde-chasse, les a perdus de vue. L'étang de Boscombe est entouré de bois épais, avec tout juste une bordure d'herbe et de roseaux sur sa rive. Une fille de quatorze ans, Patience Moran, la fille du gardien du domaine de la vallée de Boscombe, se trouvait en train de cueillir des fleurs dans un de ces bois. Elle déclare que, pendant qu'elle était là, elle a vu, à l'orée du bois et tout près du lac, M. Mac Carthy et son fils qui semblaient se quereller violemment. Elle a entendu le vieux Mac Carthy employer un langage très vif en s'adressant à son fils et elle a vu celui-ci lever la main comme pour frapper son père.

Leur violence lui fit tellement peur qu'elle prit la fuite et, quand elle est arrivée chez elle, elle a dit à sa mère qu'elle avait laissé les deux Mac Carthy en train de se disputer près de l'étang de Boscombe et qu'elle craignait fort qu'ils ne fussent sur le point d'en venir aux mains. À peine avait-elle prononcé ces mots que le jeune Mac Carthy arrivait en courant au pavillon et annonçait qu'il avait trouvé son père mort dans le bois. Il venait demander de l'aide au gardien. Il était bien surexcité, il n'avait ni son fusil, ni son chapeau et on remarqua que sa main droite et sa manche étaient tachées de sang. En le suivant, on trouva le cadavre de son père étendu sur le gazon, près de l'étang. Les blessures étaient telles qu'elles pouvaient très bien avoir été faites par la crosse du fusil du fils, que l'on trouva dans l'herbe à quelques pas du corps. Étant donné ces circonstances, le jeune homme fut immédiatement arrêté et, l'enquête de mardi ayant abouti à un verdict de meurtre, on l'a en conséquence conduit à Ross, devant les magistrats, qui vont envoyer l'affaire aux prochaines assises. Voilà les faits essentiels, tels qu'ils ressortent de l'enquête du coroner et de l'exposé fait au tribunal.



– On pourrait difficilement imaginer un crime plus abominable, remarquai-je, et si jamais les preuves indirectes fournies par les circonstances ont désigné un coupable, c'est bien en ce cas.

– Les preuves indirectes tirées des circonstances sont très sujettes à caution, répondit Holmes, pensif. Elles peuvent avoir l'air d'indiquer nettement une chose, et puis, si l'on change un peu de point de vue, il arrive qu'on constate qu'elles indiquent, de façon non moins nette, quelque chose de tout à fait différent. Il faut avouer pourtant, que le cas du jeune homme semble excessivement grave et qu'il est certes bien possible qu'il soit coupable. Il y a pourtant plusieurs personnes dans le voisinage, et parmi elles Mlle Turner, la fille du propriétaire voisin, qui croient à son innocence et qui ont engagé Lestrade – vous vous le rappelez, il fut mêlé à L'*Étude en rouge* – pour mener une

enquête qui lui soit favorable. Lestrade, assez embarrassé, s'en est remis à moi et voilà pourquoi deux messieurs entre deux âges volent dans la direction de l'ouest à cinquante milles à l'heure, au lieu de digérer tranquillement leur déjeuner chez eux.

– J'ai bien peur, dis-je, qu'avec des faits si évidents vous ne récoltiez guère de gloire dans cette affaire.

– Il n'y a rien de plus trompeur qu'un fait évident, répondit-il en riant. En outre, il se peut que nous découvrions par hasard d'autres faits qui, peut-être, n'ont nullement été évidents pour M. Lestrade. Vous me connaissez trop bien pour aller croire que je me vante lorsque je dis que je confirmerai sa théorie, ou la détruirai par des moyens qu'il est, pour sa part, absolument incapable d'employer, voire de comprendre. Pour prendre à portée de ma main le premier exemple venu, il m'apparaît clairement que, dans votre chambre à coucher, la fenêtre est du côté droit ; pourtant je me demande si M. Lestrade aurait remarqué une chose aussi évidente que celle-là.

– Comment diable ?...

– Mon cher ami, je vous connais bien. Je sais l'élégance militaire qui vous caractérise. Vous vous rasez tous les matins et, en cette saison, vous vous rasez à la lumière du jour mais, puisque votre barbe est de moins en moins parfaitement rasée à mesure que l'on examine le côté gauche – tant et si bien qu'elle est positivement négligée quand on tourne l'angle de la mâchoire – il est de toute évidence que ce côté est, chez vous, moins bien éclairé que l'autre ! Je ne saurais en effet supposer qu'un homme doué de vos habitudes, lorsqu'il se contemple sous un éclairage uniforme, se contente d'un résultat pareil. Je ne vous cite cela que comme un exemple banal d'observation et de déduction, mais c'est ce en quoi consiste mon métier et il est très possible qu'il me soit utile au cours de l'enquête qui nous attend. Il reste encore un ou deux points de moindre importance qui ressortent des recherches antérieures et qui méritent quelque attention.

– Quels sont-ils ?

– Il paraît que l'arrestation n'a pas eu lieu tout de suite, mais après le retour à la ferme d'Hatherley. Lorsque l'inspecteur de police informa le jeune homme qu'il était prisonnier, il remarqua qu'il n'était pas surpris de l'apprendre, et qu'il n'avait que ce qu'il méritait. Cette observation eut naturellement pour effet de chasser toute espèce de doute de l'esprit des jurés.

– C'était un aveu ! m'écriai-je.

– Non, car tout de suite après, il a protesté de son innocence.

– En conclusion de tant d'infamies, cette remarque devenait tout au moins très suspecte.

– Au contraire, c'est la plus brillante éclaircie que je voie jusqu'à présent dans les nuages. Si innocent qu'il soit, il ne peut pas être sot au point de ne pas voir que les circonstances l'accablent lourdement. S'il avait eu l'air surpris de son arrestation, ou s'il avait feint de s'en indigner, j'aurais regardé le fait comme grandement suspect, parce qu'une surprise ou une colère de ce genre, étant donné les circonstances, ne serait pas naturelle et pourrait apparaître comme la meilleure politique, adoptée après réflexion. Sa franche acceptation de la situation révèle, ou qu'il est innocent, ou qu'il possède une grande maîtrise de lui-même et une grande fermeté. Quant à sa remarque qu'il n'avait que ce qu'il méritait, elle n'était pas non plus extraordinaire, si vous considérez qu'il venait de se trouver auprès du cadavre de son père alors qu'il est hors de doute que, ce même jour, il avait oublié son devoir filial jusqu'à échanger des paroles violentes et même, suivant la fille dont le témoignage a une si grande importance, jusqu'à sembler sur le point de le frapper. Le reproche qu'il s'en faisait et le repentir dont témoigne sa remarque me paraissent dénoter un esprit sain plutôt qu'un individu coupable.

Je hochai la tête et je remarquai :

– On a pendu bien des hommes sur des témoignages beaucoup moins catégoriques.

– C'est bien vrai. Et bien des hommes ont été pendus à tort.

– Quel est le récit que le jeune homme fait des événements ?

– Il n'est pas, je le crains, fort encourageant pour ses parti sans, bien qu'il y ait un ou deux points intéressants. Vous les trouverez ici, où vous pouvez les lire vous-même.

Il tira du ballot un numéro du journal local et, après en avoir tourné une page, me montra du doigt le paragraphe dans lequel le malheureux jeune homme donnait sa propre version des événements. Je m'installai dans le coin du compartiment et le lus très soigneusement. En voici le texte :

« M. James Mac Carthy, fils unique du défunt, fut alors appelé et témoigna de façon suivante :

J'avais quitté la maison depuis trois jours et j'étais à Bristol. Je venais de rentrer dans la matinée de lundi dernier, le 3. Mon père était absent de la maison au moment de mon arrivée et la bonne m'informa qu'il était allé en voiture à Ross, avec John Cobb, le groom. Peu après mon retour, j'entendis les roues de la carriole dans la cour et, en regardant par la fenêtre, je le vis descendre et sortir rapidement de la cour, mais je ne vis point dans quelle direction il s'en allait. J'ai alors pris mon fusil et je suis parti faire un tour dans la direction de l'étang de Boscombe, avec l'intention de visiter la garenne qui est de l'autre côté. En chemin, j'ai vu William Cronder, le garde-chasse, ainsi qu'il l'a déclaré dans sa déposition, mais il s'est trompé en pensant que je suivais mon père. J'ignorais complètement que mon père était devant moi. Quand je me suis trouvé à une centaine de mètres

environ de l’étang, j’ai entendu le cri “Hé ! Ho !”. C’était un signal dont nous nous servions ordinairement, mon père et moi. Je me suis donc pressé et je l’ai rejoint près de l’étang. Il a paru fort surpris de me voir et, assez rudement, il m’a demandé ce que je faisais là. Une conversation s’ensuivit, qui nous amena à un échange de mots très vifs et presque aux coups, car mon père était d’un caractère violent. Voyant que, dans sa colère, il ne se maîtrisait plus, je l’ai quitté et j’ai repris le chemin de la ferme d’Hatherley. Je n’avais toutefois pas fait plus de cent cinquante mètres quand j’entendis derrière moi un cri affreux qui me fit revenir sur mes pas en courant. J’ai trouvé mon père expirant sur le sol, la tête terriblement meurtrie. J’ai laissé tomber mon fusil et j’ai pris mon père dans mes bras, mais il est mort presque immédiatement. Je me suis agenouillé auprès de lui quelques minutes et je me suis rendu au pavillon de M. Turner, la maison la plus proche, pour y demander du secours. Je n’ai vu personne près de mon père quand je suis revenu et je n’ai aucune idée de la façon dont il a pu être blessé. Les gens ne l’aimaient pas beaucoup, parce qu’il était froid et cassant, mais, autant que je sache, il n’avait pas d’ennemis actifs. Je ne sais rien d’autre de l’affaire.



Le Coroner. – Votre père ne vous a rien dit avant de mourir ?

Le Témoin. – Il a marmonné quelques mots, mais je n'ai pu saisir qu'une allusion à un rat.

Le Coroner. – Qu'avez-vous compris par là ?

Le Témoin. – Ça n'avait pour moi aucun sens. J'ai cru qu'il délirait.

Le Coroner. – Quel était le motif de cette dernière querelle entre votre père et vous ?

Le Témoin. – Je préférerais ne pas répondre.

Le Coroner. – C'est malheureusement mon devoir que de vous presser de répondre.

Le Témoin. – Il m'est absolument impossible de vous le dire. Je peux vous affirmer que cela n'avait rien à voir avec la tragédie qui a suivi.

Le Coroner. – La Cour en décidera. Je n'ai pas à vous faire observer que votre refus de répondre nuira considérablement à votre cause dans les poursuites qui pourront avoir lieu.

Le Témoin. – Je dois pourtant refuser.

Le Coroner. – Je comprends que le cri de "Hé ! Ho !" était un signal ordinaire entre vous et votre père ?

Le Témoin. – En effet.

Le Coroner. – Comment se fait-il alors qu'il ait proféré ce cri avant de vous voir et avant même de savoir que vous étiez revenu de Bristol ?

Le Témoin, fortement démonté. – Je ne sais pas.

Un Juré. – Vous n'avez rien vu qui ait éveillé vos soupçons quand vous êtes revenu sur vos pas, lorsque vous avez entendu le cri et que vous avez trouvé votre père mortellement blessé ?

Le Témoin. – Rien de précis.

Le Coroner. – Que voulez-vous dire par là ?

Le Témoin. – J'étais si troublé et surexcité quand je me suis précipité dans la clairière que je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à mon père. Pourtant, j'ai eu la vague impression que, tandis que je courais droit devant moi, il y avait quelque chose qui gisait sur le sol, à ma gauche. Ça m'a paru être quelque chose de gris, un vêtement quelconque ou un plaid, peut-être. Quand je me suis

relevé d'auprès de mon père, je me suis retourné et je l'ai cherché. Il n'y était plus.

Le Coroner. – Voulez-vous dire que cela avait disparu avant que vous n'alliez chercher du secours ?

Le Témoin. – Oui, cela avait disparu.

Le Coroner. – Vous ne sauriez dire ce que c'était ?

Le Témoin. – Non, mais j'avais bien l'impression qu'il y avait quelque chose là.

Le Coroner. – À quelle distance du corps ?

Le Témoin. – A une douzaine de mètres, à peu près.

Le Coroner. – Et à quelle distance de l'orée du bois ?

Le Témoin. – À peu près autant.

Le Coroner. – Alors, si on l'a enlevé, ce fut pendant que vous étiez à une douzaine de mètres ?

Le Témoin. – Oui, mais le dos tourné à l'objet.

Ainsi se termina l'interrogatoire du témoin. »

– Je vois, dis-je en jetant un rapide coup d'œil au reste de la colonne du journal, que le coroner a plutôt été dur pour le jeune Mac Carthy. Il insiste, et non sans raison, sur la contradiction impliquée par le fait que son père lui a signalé sa présence avant qu'il ne l'ait vu, puis sur son refus de donner des détails sur sa conversation avec son père, et enfin sur la singularité des paroles du mourant. Tout cela, comme le remarque le coroner, constitue de lourdes charges contre le fils.

Holmes rit doucement et s'étendit sur le siège garni de coussins.

– Vous et le coroner, vous vous donnez bien du mal pour mettre en évidence les points mêmes qui militent le plus fortement en faveur du jeune homme. Ne voyez-vous pas que vous lui faites tour à tour l'honneur d'avoir trop d'imagination ou trop peu ? Trop peu, s'il n'a pas été capable d'inventer un motif de querelle qui lui aurait gagné la sympathie du jury ; trop, s'il a tiré de son propre fonds quelque chose d'aussi outré que l'allusion d'un mourant à un rat et l'incident de cette étoffe qui a disparu. Non, j'aborderai cette affaire en considérant que ce que dit ce jeune homme est vrai et nous verrons bien où nous conduira cette hypothèse. Mais j'ai là mon Pétrarque de poche, je ne dirai plus un mot à propos de cette enquête tant que nous ne serons pas sur les lieux. Nous déjeunons à Swindon, et je vois que nous y serons dans vingt minutes.

Il était environ quatre heures quand, enfin, après avoir traversé la splendide vallée de la Stroude et passé au-dessus de la Severn étincelante et large, nous avons atteint la jolie petite ville de Ross. Un homme maigre, avec une figure de furet et l'air chafouin, nous attendait sur le quai. Malgré son long cache-poussière clair et les guêtres de cuir qu'il portait en hommage au milieu rustique, je n'eus aucune peine à reconnaître Lestrade de Scotland Yard. Il nous mena en voiture aux Armes d'Hereford, où il avait déjà retenu une chambre pour nous.

– J'ai commandé une voiture, dit-il pendant que nous dégustions une tasse de thé. Connaissant votre tempérament actif, je sais que vous ne serez heureux qu'une fois sur les lieux du crime.

– C'est très gentil et très flatteur de votre part, répondit Holmes, mais nous n'irons pas et c'est uniquement une question de pression atmosphérique.

Lestrade eut l'air fort étonné.

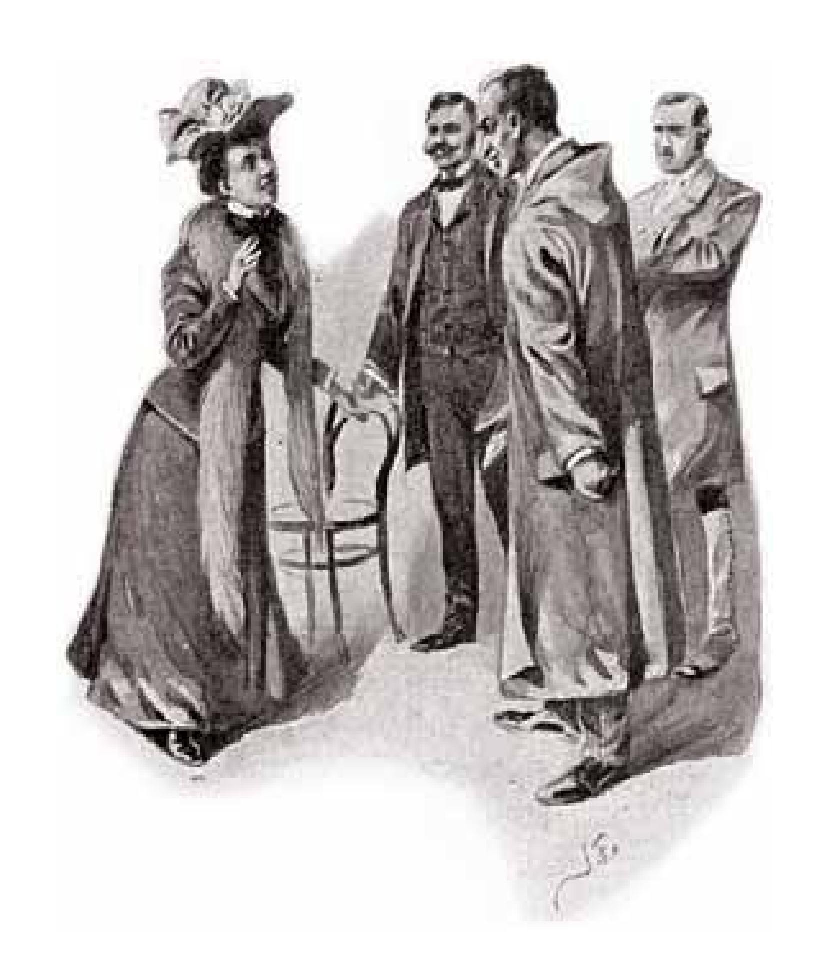
– Je ne vous suis pas tout à fait, dit-il.

– Que dit le thermomètre ? Trois degrés au-dessous de zéro, à ce que je vois. Pas de vent, pas un nuage au ciel. J'ai un plein étui de cigarettes qui ne demandent qu'à être fumées et ce canapé est bien supérieur aux horreurs qu'on trouve d'ordinaire dans les auberges de campagne. Je ne pense pas que je me serve de la voiture ce soir.

Lestrade sourit, indulgent.

– Vous avez sans doute déjà tiré vos conclusions d'après les journaux, dit-il. La chose crève les yeux, et plus on l'approfondit, plus ça devient clair. Cependant, vous ne sauriez opposer un refus à une dame, surtout à une dame aussi décidée. Elle a entendu parler de vous et veut à toute force votre opinion, bien que je lui aie dit et redit qu'il n'y avait rien que vous puissiez faire que je n'eusse déjà fait. Mais… ma parole, voici sa voiture à la porte !

À peine avait-il achevé que se précipitait dans la pièce l'une des plus charmantes jeunes femmes que j'eusse jamais vue de ma vie. Ses yeux violets étincelaient et, en voyant ses lèvres entrouvertes et la teinte rose de ses joues, on devinait que sa réserve naturelle s'évanouissait devant le souci qui l'accaparait.



– Oh ! monsieur Holmes ! s’écria-t-elle, très agitée, nous regardant l’un après l’autre, puis avec la promptitude de l’intuition féminine, arrêtant définitivement ses yeux sur mon compagnon. Je suis si contente que vous soyez venu ! Je suis descendue jusqu’ici pour vous le dire. Je sais que James n’est pas coupable. Je le sais et je veux que vous commenciez votre travail en le sachant, vous aussi. Ne vous laissez jamais aller à en douter. Nous nous connaissons depuis que nous sommes enfants, je connais ses défauts comme personne au monde ne les connaît, mais il a trop bon cœur pour faire du mal à une mouche. Une telle accusation est absurde quand on le connaît réellement.

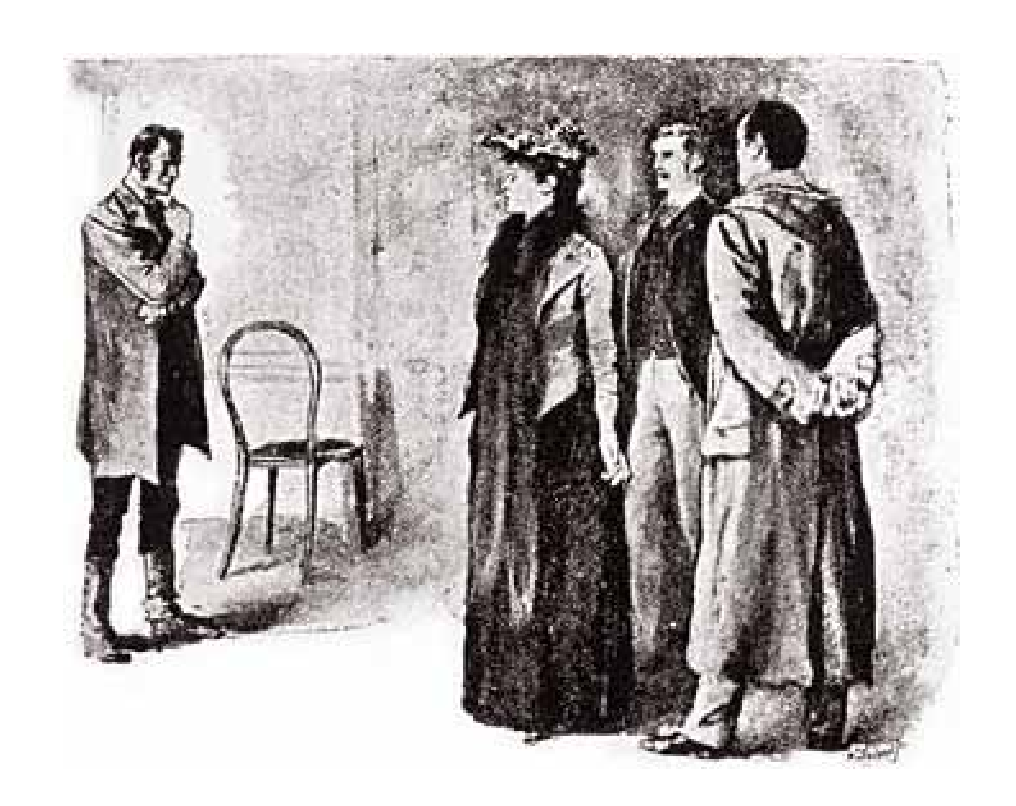
– J’espère que nous pourrons prouver son innocence, mademoiselle, dit Sherlock. Vous pouvez être sûre que je ferai tout mon possible.

– Vous avez lu les dépositions. Vous êtes arrivé à une conclusion ? Vous n’y voyez pas une lacune, une fissure

quelconque ? Ne pensez-vous pas, vous-même, qu'il est innocent ?

– Je crois que c'est très probable.

– Ah ! Vous l'entendez ? s'écria-t-elle en rejetant vivement la tête en arrière et en regardant Lestrade d'un air de défi. Vous entendez ? *Lui* me donne de l'espoir.



Lestrade haussa les épaules.

– J'ai peur, dit-il, que mon collègue n'ait été un peu prompt à former ses conclusions.

– Mais il a raison. Oh ! je sais qu'il a raison. James n'est pas coupable. Et quant à sa dispute avec son père, je suis sûre que s'il n'a pas voulu en parler au coroner c'est qu'elle me concernait.

– De quelle façon ? demanda Holmes.

– Ce n’est pas le moment de cacher quoi que ce soit. James et son père ont souvent été en désaccord à mon sujet. M. Mac Carthy désirait fort que nous nous mariions. James et moi, nous nous sommes toujours aimés comme frère et sœur, mais, naturellement, il est jeune et connaît encore peu la vie.., et… et… eh bien !… il ne voulait pas encore en entendre parler. Alors il y avait des disputes et celle-ci, j’en suis sûre, était du nombre.

– Et votre père ? demanda Holmes. Était-il favorable à cette union ?

– Non, lui aussi y était opposé. À part M. Mac Carthy, personne n’en était partisan.

Comme Holmes dirigeait sur elle un de ses regards perçants et perspicaces, une vive rougeur passa sur le visage jeune et frais de Mlle Turner.

– Merci pour vos renseignements, dit Holmes. Pourrais-je voir votre père, demain ?

– J’ai peur que le docteur ne le permette pas.

– Le docteur ?

– Oui, vous ne saviez pas ? Mon pauvre père n’a jamais été bien valide ces dernières années, mais cette affaire l’a complètement abattu. Il s’est alité et le Dr Willowe dit que ce n’est plus qu’une épave, que son système nerveux est ébranlé. De ceux qui ont connu mon père autrefois à Victoria, M. Mac Carthy était le seul survivant.

– Ah ! À Victoria ! C’est important, ça.

– Oui, aux mines.

– Précisément, aux mines d'or où, si j'ai bien compris, M. Turner a fait sa fortune.

– Oui, exactement.

– Je vous remercie, mademoiselle Turner. Vous m'avez apporté une aide très sérieuse.

– Vous me direz si vous avez des nouvelles demain ? Sans doute irez-vous à la prison voir James. Oh ! Si vous y allez, monsieur Holmes, dites-lui que je sais qu'il est innocent.

– Je le lui dirai certainement, mademoiselle.

– Il faut que je m'en aille maintenant, car papa est très malade et je lui manque beaucoup, quand je le quitte. Au revoir, et Dieu vous aide dans votre tâche !

Elle sortit de la pièce aussi vivement qu'elle y était entrée et nous entendîmes dans la rue le fracas des roues de sa voiture.

– J'ai honte de vous, Holmes, dit Lestrade avec dignité après quelques minutes de silence. Pourquoi faire naître des espérances que vous serez obligé de décevoir ? Je ne pèche pas par excès de tendresse, mais j'appelle cela de la cruauté.

– Je pense voir un moyen d'innocenter James Mac Carthy, répondit Holmes. Avez-vous un permis pour le voir en prison ?

– Oui, mais seulement pour vous et moi.

– Alors, je reviens sur ma résolution de ne pas sortir. Nous avons encore le temps de prendre un train pour Hereford et de le voir ce soir ?

– Largement.

– Allons-y donc. J'ai peur, Watson, que vous ne trouviez le temps long, mais je ne serai absent qu'une ou deux heures.



Je descendis jusqu'à la gare avec eux et errai dans les rues de la petite ville pour revenir enfin à l'hôtel où, allongé sur un canapé, je tentai de m'intéresser à un roman. La mesquine intrigue était bien mince, toutefois, comparée au profond mystère dans lequel nous avancions à tâtons ; je constatai bientôt que mon attention quittait si constamment la fiction pour revenir à la réalité, qu'au bout du compte je lançai le roman à travers la pièce et m'absorbai tout entier dans la considération des événements du jour… À supposer que le récit de ce malheureux jeune homme fût absolument vrai, quel événement infernal, quelle calamité absolument imprévue et extraordinaire, avait donc pu survenir entre le moment où il avait quitté son père et l'instant où, ramené sur ses pas par les cris, il était revenu dans la clairière en courant ? Quelque chose de terrible avait eu lieu. Mais quoi ? La nature des blessures n'était-elle pas susceptible de révéler un détail quelconque à un médecin comme moi ? Sonnant un domestique, je lui demandai les hebdomadaires locaux qui donnaient le compte rendu *in extenso* de l'enquête. Dans son rapport, le chirurgien précisait que le tiers postérieur de l'os pariétal gauche et la moitié de l'os occipital avaient été brisés par un coup très lourd assené avec une arme contondante. Je

marquai l'endroit sur ma propre tête. Évidemment, un coup de ce genre ne pouvait être porté que par-derrière. Jusqu'à un certain point, cette observation était favorable à l'accusé, puisque, au moment de leur querelle, ils étaient face à face. Toutefois, cela ne prouvait pas grand-chose, car le père avait pu se retourner avant que le coup ne tombât. Cela valait pourtant la peine d'y attirer l'attention d'Holmes. Il y avait aussi cette allusion singulière du mourant à un rat. Qu'est-ce que cela signifiait ? Ce ne pouvait être du délire. Une personne qui meurt d'un coup soudain ne délire généralement pas. Non, vraisemblablement, le vieillard tentait d'expliquer comment on l'avait tué. Mais qu'est-ce que cela pouvait vouloir dire ? Je me torturai l'esprit en quête d'une explication possible. Et encore cet incident de l'étoffe grise qu'avait vue le jeune Mac Carthy. Si la chose était vraie, l'assassin avait dû laisser tomber un vêtement quelconque, son pardessus sans doute, dans sa fuite, et il avait eu la témérité de revenir sur ses pas et de le reprendre pendant que le fils était agenouillé, le dos tourné, à une douzaine de pas de là. Quel enchevêtrement de mystères et d'improbabilités que tout cela ! L'opinion de Lestrade ne me surprenait pas, et pourtant j'avais tellement foi dans l'intuition de Holmes que je me refusais à abandonner tout espoir, et ce d'autant moins que chaque élément nouveau semblait renforcer mon ami dans sa conviction que le jeune Mac Carthy était innocent.

Il était tard quand Sherlock Holmes revint, seul, car Lestrade avait pris ses quartiers en ville.

– Le thermomètre n'a guère varié, remarqua-t-il en prenant un siège. Ce qu'il faut, c'est qu'il ne pleuve pas avant que nous allions sur le terrain. D'autre part comme il convient d'être très frais et très en forme pour une besogne aussi délicate que celle-là, je ne tenais pas à l'entreprendre alors que j'étais fatigué par un long voyage. J'ai vu le jeune Mac Carthy.

– Et qu'en avez-vous appris ?

– Rien.

– Il n’a pu vous donner aucun éclaircissement ?

– Absolument aucun. J’étais porté à croire tout d’abord qu’il savait qui avait fait le coup et qu’il couvrait l’assassin, homme ou femme, mais je suis maintenant convaincu qu’il est plus perplexe que n’importe qui. Le gaillard n’a pas l’esprit très prompt, bien qu’il soit beau garçon et, je crois, parfaitement droit.

– Je ne saurais en tout cas admirer son goût, observai-je, si c’est vraiment un fait qu’il ne veut pas d’un mariage avec une jeune personne aussi charmante que Mlle Turner.

– Ah ! Il y a là une histoire bien pénible. Le pauvre diable, il l’aime à la folie, il en perd la tête ; mais il y a à peu près deux ans, quand il n’était encore qu’un gamin, et avant qu’il ne connût bien Mlle Turner jeune fille, car elle a passé cinq ans en pension je ne sais où, est-ce que cet idiot n’est pas allé tomber entre les griffes de la serveuse d’un bar de Bristol qu’il a épousée clandestinement ! Personne n’en sait rien ; mais vous pouvez imaginer à quel point ce devait être affolant pour lui d’être tancé parce qu’il ne faisait point ce pour quoi il eût volontiers donné sa vie, tout en sachant que c’était absolument impossible. C’est bel et bien l’affolement en question qui lui faisait jeter les bras en l’air quand son père, lors de leur dernière rencontre, cherchait à le persuader de demander la main de Mlle Turner. D’un autre côté, il ne possédait aucun moyen de subvenir à ses propres besoins et son père qui, de l’avis unanime, était très dur, l’aurait jeté complètement par-dessus bord, s’il avait su la vérité… C’était avec la serveuse de bar, sa femme, qu’il venait de passer les trois jours précédant le crime et son père ignorait où il était. Notez bien ce point. Il a une grande importance. À quelque chose malheur est bon ! La serveuse, ayant appris par les journaux qu’il a des ennuis sérieux et qu’il risque d’être sans doute pendu, a pour sa part complètement renoncé à lui. Elle lui a écrit pour l’informer qu’elle a déjà un mari aux chantiers des Bermudes et qu’il n’existe, en

réalité, aucun lien légal entre eux. Je crois que cette nouvelle a consolé le jeune Mac Carthy de tout ce qu'il a souffert.

– Mais s'il est innocent, qui a commis le crime ?

– Ah ! Qui ? Je voudrais attirer votre attention tout particulièrement sur deux points. Le premier, c'est que la victime avait un rendez-vous avec quelqu'un à l'étang et que ce quelqu'un ne pouvait être son fils, puisque le fils était absent et que le père ne savait pas quand il reviendrait. Le second point, c'est qu'on a entendu le défunt crier « Hé ! Ho ! » avant qu'il sût que son fils était revenu. Ça, ce sont les points cruciaux dont dépend toute l'enquête. Et maintenant, si vous le voulez bien, parlons littérature et laissons de côté pour demain les points sans importance.

La pluie, comme Holmes l'avait prévu, ne tomba pas, et le matin éclatant brilla dans un ciel sans nuages. À neuf heures, Lestrade vint nous chercher avec la voiture et nous nous mîmes en route pour la ferme d'Hatherley et l'étang de Boscombe.

– Il y a de graves nouvelles ce matin, dit Lestrade. On dit que M. Turner est si malade qu'on désespère.

– Un homme d'âge mûr, sans doute ? dit Holmes.

– Dans les soixante, mais sa constitution a été ébranlée par sa vie à l'étranger et depuis quelque temps sa santé décline. Cette affaire a eu sur lui un très mauvais effet. C'était un vieil ami de Mac Carthy et, il faut l'ajouter, son grand bienfaiteur, car j'ai appris qu'il lui abandonnait la ferme d'Hatherley sans réclamer aucune redevance.

– Vraiment ! Voilà qui est intéressant, dit Holmes.

– Oui. Il l'a aidé de cent autres façons. Tout le monde par ici parle de sa bonté pour lui.

– Réellement ! Et cela ne vous paraît pas un peu singulier que ce Mac Carthy, qui semble avoir eu si peu de biens personnels et tellement d'obligations envers Turner, songeât encore, malgré cela, à marier son fils à la fille de Turner ? Le fait qu'elle est vraisemblablement l'héritière du domaine ne l'empêchait pas d'en parler avec une certitude écrasante, comme s'il n'y avait qu'à faire la proposition et que tout le reste eût suivi ! C'est d'autant plus étrange que nous savons que Turner lui-même ne voulait pas de ce mariage. La fille nous l'a dit. Vous n'en déduisez rien ?

– Nous voici arrivés aux déductions et aux inductions, dit Lestrade en clignant de l'œil de mon côté. Je trouve, Holmes, qu'on a assez de mal à se débrouiller avec les faits, sans prendre notre vol avec les théories et l'imagination.

– Vous avez raison, approuva Holmes posément, vous trouvez qu'on a de la peine à débrouiller les faits ?

– En tout cas, j'en ai saisi un que vous paraissez trouver difficile à retenir, répliqua Lestrade en s'échauffant un peu.

– Et lequel ?

– Que Mac Carthy père est mort de la main de Mac Carthy fils, et que toutes les théories qui vont à l'encontre de ce fait sont de pures lubies, des rêvasseries au clair de lune.

– Le clair de lune est une chose plus brillante que le brouillard, dit Holmes en riant. Mais, si je ne me trompe, voici à gauche la ferme d'Hatherley ?

– Oui, c'est cela.

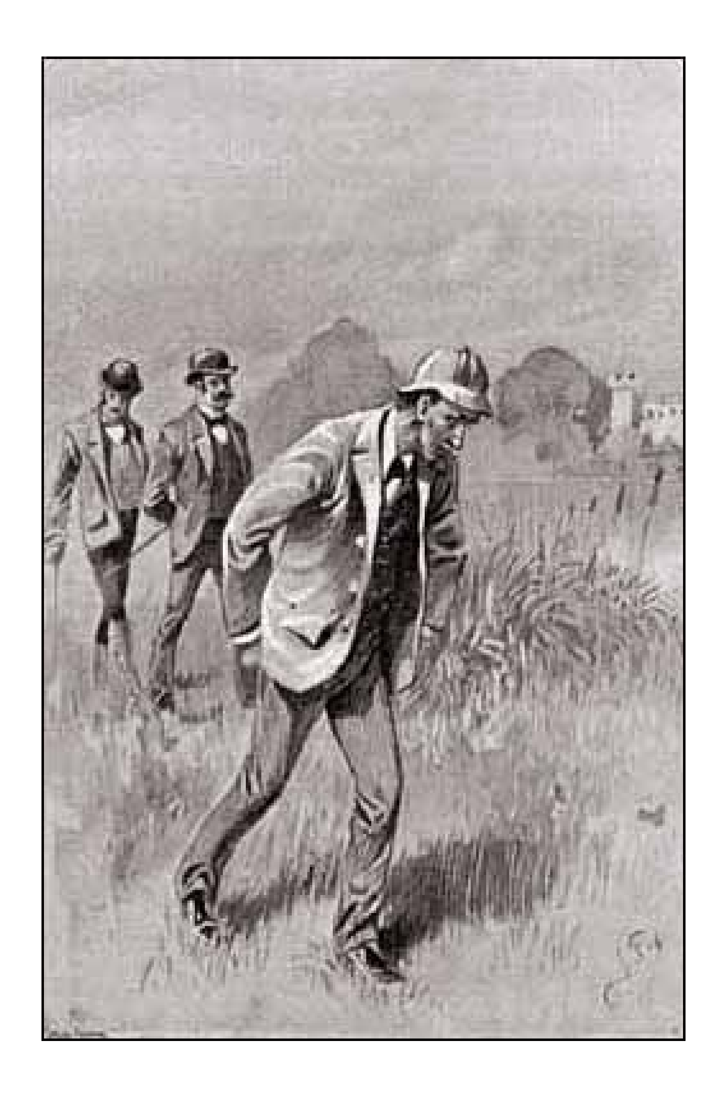
C'était un vaste bâtiment d'aspect cossu, avec ses deux étages, son toit d'ardoises et ses murs gris semés de grandes taches de

mousse. Les stores baissés et les cheminées qui ne fumaient pas lui donnaient toutefois un air de tristesse, comme si le poids de cette tragédie pesait encore sur lui. Nous nous présentâmes à la porte. Puis, à la requête de Holmes, la servante nous montra les chaussures que portait son maître au moment de sa mort, et aussi une paire de souliers qui appartenait au fils, bien que ce ne fût pas celle qu'il portait alors. Après les avoir mesurés très soigneusement en sept ou huit points différents, Holmes se fit conduire dans la cour, et de là nous suivîmes tous le sentier sinueux qui menait à l'étang de Boscombe.



Quand il était lancé sur une piste comme celle-ci, Sherlock Holmes était transformé. Ceux qui n'ont connu que le raisonneur, le logicien tranquille de Baker Street, n'auraient jamais pu le reconnaître. Son visage tantôt s'enflammait, tantôt s'assombrissait. Son front se plissait de deux rides dures et profondes au-dessous desquelles ses yeux brillaient avec l'éclat de l'acier. Il penchait la tête, ses épaules se courbaient, ses lèvres se pinçaient et les muscles de son cou puissant saillaient comme des cordes. Ses narines semblaient dilatées par cette passion purement animale qu'est la chasse, et son esprit se concentrait si

intégralement sur le but poursuivi que toute question ou remarque qu'on pouvait lui adresser frappait son oreille sans qu'il y prêtât attention, ou sans provoquer autre chose qu'un grognement d'impatience. Rapide et silencieux, il suivit le chemin qui traverse les prairies puis, par les bois, va jusqu'à l'étang de Boscombe. Le sol était humide et marécageux, comme l'est toute cette région, et il y avait de nombreuses traces de pas, tant sur le sentier que dans l'herbe courte qui le bordait de chaque côté. Tantôt Holmes se portait vivement en avant, tantôt il s'arrêtait net ; et une fois, il fit tout un petit détour et entra dans la prairie. Lestrade et moi marchions derrière lui, le détective avec un air d'indifférence et de mépris, alors que, moi, je ne quittais pas des yeux mon ami, car j'avais la conviction que chacun de ses gestes avait un but bien défini.



L'étang de Boscombe est une petite nappe d'eau entourée de roseaux de quelque cinquante mètres de large, qui se trouve au

point où les terres de la ferme de Hatherley bordent le parc particulier du riche M. Turner. Au-dessus des bois qui le longaient sur l'autre rive, nous pouvions voir les tourelles élancées qui indiquaient l'emplacement de la demeure de l'opulent propriétaire. Le long de l'étang, vers Hatherley, les bois étaient très épais, mais une étroite bande de terre détrempée, large de cinq ou six mètres, courait entre la rangée d'arbres et les roseaux du bord. Lestrade nous montra l'endroit précis où l'on avait trouvé le corps et, en fait, la terre était si humide que je pouvais voir nettement les traces qu'avait laissées le corps de l'homme abattu. Holmes, ainsi qu'en témoignaient l'ardeur de son visage et l'intensité de son regard, lisait encore bien d'autres choses dans cette herbe foulée. Il courait et virait comme un chien qui flaire une piste. Soudain, il s'en prit à mon compagnon :

– Pourquoi êtes-vous allé dans l'étang ?

– Je l'ai fouillé avec un râteau, pensant qu'il pourrait s'y trouver une arme ou un indice quelconque. Mais comment diable ?…

– Assez, assez ! je n'ai pas le temps ! On le trouve partout, votre pied gauche légèrement tourné en dedans ! Une taupe même le verrait, et il se perd parmi les roseaux. Oh ! que la chose eût été simple, si je m'étais trouvé ici avant qu'ils ne viennent, comme un troupeau de buffles, patauger de tous côtés ! C'est ici que le gardien est venu avec les siens, près du corps : ils ont recouvert toutes les empreintes de pas à trois mètres à la ronde. Mais voici trois parcours distincts des mêmes empreintes.

Il tira une loupe de sa poche, et s'allongea sur son imperméable pour mieux voir, sans cesser de parler, pour lui-même plutôt que pour nous.

– Voici les pas du jeune Mac Carthy. En deux occasions il marchait et une fois il courait, car les semelles sont profondément imprimées et les talons à peine visibles. Cela confirme son récit. Il

a couru quand il a vu son père à terre. Et voici les pieds de son père alors qu'il allait et venait de-ci, de-là. Mais qu'est-ce que ceci ? C'est la crosse du fusil, alors que le fils restait là, à écouter. Et ça ? Ah ! ah ! Qu'avons-nous là ? Des bouts de souliers ! Des bouts de souliers ! Et carrés encore ! Des souliers tout à fait extraordinaires ! Ils vont, ils viennent, ils reviennent. Oui, bien sûr, pour le manteau. Et maintenant, d'où venaient-ils ?

Il se mit à courir à droite et à gauche, tantôt perdant, tantôt retrouvant la piste, jusqu'au moment où nous fûmes à quelque distance de l'orée du bois et au pied d'un grand hêtre, le plus gros des arbres du voisinage. Holmes se dirigea vers l'autre côté du tronc et, une fois encore, s'aplatit avec un petit cri de satisfaction. Longtemps il resta là à retourner les feuilles et les brindilles sèches, à ramasser, pour le glisser dans une enveloppe, ce qui me parut être de la poussière. Il examina à la loupe non seulement le sol, mais même l'écorce de l'arbre, aussi haut qu'il pouvait atteindre. Une pierre rugueuse gisait dans la mousse ; il l'examina aussi soigneusement et la garda. Après quoi, en suivant un petit sentier à travers bois, il aboutit à la grand- route, où toutes les traces se perdaient.



– Ç'a été une visite du plus vif intérêt, remarqua-t-il en revenant à son état normal. Je suppose que cette maison grise, à gauche, est celle du gardien. Je crois que je vais y aller dire deux mots à Moran et peut-être écrire un petit billet. Cela fait, nous

pourrons repartir déjeuner. Vous pouvez regagner la voiture, je vous rejoins tout de suite.

Il s'écoula à peu près dix minutes avant que nous ne remontions en voiture et que nous ne retournions à Ross ; Holmes tenait toujours la pierre qu'il avait ramassée dans le bois.

– Ceci peut vous intéresser, Lestrade, dit-il, en la lui tendant. C'est avec cela que le crime a été commis.

– Je n'y vois aucune trace.

– Il n'y en a pas.

– Alors, comment le savez-vous ?

– L'herbe poussait sous cette pierre. Elle n'était là que depuis quelques jours. Il n'y avait aucune trace indiquant qu'on l'eût enlevée d'un endroit quelconque. Elle correspond bien aux blessures. Il n'y a pas trace d'une autre arme.

– Et le meurtrier ?

– C'est un homme grand, un gaucher, qui boite du pied droit ; il porte des souliers de chasse à semelles épaisses et un manteau gris ; il fume des cigares indiens et il a en poche un fume-cigare et un canif émoussé. Il y a encore quelques autres indices, mais ceux-là peuvent suffire à orienter nos recherches.

Lestrade se mit à rire :

– Je demeure sceptique, hélas ! Les théories, c'est très joli, mais nous avons affaire à un jury d'Anglais qui ont la tête dure.

– Nous verrons, répondit Holmes avec calme. Travaillez selon votre méthode à vous, je travaillerai selon la mienne. Je serai très

occupé cet après-midi et sans doute retournerai-je à Londres par le train du soir.

– Et vous laisserez votre enquête inachevée ?

– Non, achevée.

– Mais le mystère ?

– Éclairci.

– Qui donc est le criminel ?

– Le monsieur que j'ai décrit.

– Mais qui est-ce ?

– Ce ne sera sûrement pas difficile de le trouver. La région n'est pas tellement peuplée.

Lestrade haussa les épaules :

– Je suis un homme pratique, et je ne puis vraiment pas courir le pays à la recherche d'un gaucher qui boite. Je serais la risée de Scotland Yard.

– Fort bien, dit Holmes tranquillement. Je vous aurai donné votre chance. Vous voici chez vous. Au revoir. Je vous laisserai un mot avant de m'en aller.

Après avoir abandonné Lestrade à son domicile, nous nous rendîmes à l'hôtel, où le déjeuner était prêt. Holmes restait silencieux. Il semblait perdu dans ses pensées et son visage était empreint d'une expression pénible, celle de quelqu'un qui se trouve dans une situation angoissante.

– Watson, dit-il, quand la table fut débarrassée, asseyez-vous là, sur cette chaise, et laissez-moi un instant vous prêcher un sermon. Je ne sais pas trop quoi faire et je voudrais votre avis. Allumez un cigare et laissez-moi développer ma pensée.

– Je vous en prie, faites…

– Eh bien ! Donc, en considérant cette affaire, il y a deux points dans le récit du jeune Mac Carthy qui nous ont tous les deux frappés sur-le-champ, bien qu’ils nous aient impressionnés, moi en sa faveur, et vous contre lui. L'un, c’était le fait que son père, suivant ce qu’il a dit, avait crié « Hé ! Ho ! » avant de le voir. L’autre, c’était cette singulière allusion du mourant à un rat. Il a marmonné plusieurs mots, vous le savez, mais ce fut là tout ce que l’oreille du fils put saisir. Or c’est de ce double point que nos recherches doivent partir et nous commencerons en supposant que ce que dit le jeune homme est absolument vrai.

– Qu’est-ce que ce « Hé ! Ho ! » alors ?

– De toute évidence il ne pouvait être à l’intention du fils. Le fils, pour ce que l’autre en savait, était à Bristol. Ce fut tout à fait par hasard qu’il se trouva à portée pour l’entendre. Le « Hé ! Ho ! » devait attirer l’attention de quelqu’un, n’importe qui, avec qui il avait rendez-vous. Mais « Hé ! Ho ! » est distinctement un cri australien et un cri qui est employé entre Australiens. Il a donc une forte présomption pour que la personne que Mac Carthy s’attendait à rencontrer à l’étang de Boscombe fût quelqu’un qui avait été en Australie.

– Et le rat ?

Sherlock Holmes tira de sa poche un papier plié et l’aplatit sur la table.

– Ceci, dit-il, est une carte de la colonie de Victoria. Je l’ai demandée hier soir à Bristol par dépêche.

Il posa la main sur une partie de la carte et demanda :

– Que lisez-vous ici ?

Je lus : Rat.

– Et maintenant ?

Il leva sa main.

– *Ballarat*.

– Exactement. C'est là le mot que l'homme a prononcé et dont le fils n'a saisi que la dernière syllabe. Il essayait de prononcer le nom de son assassin, un tel, de Ballarat.

– C'est merveilleux ! m'écriai-je.

– C'est évident. Et maintenant, vous le voyez, j'ai rétréci considérablement mon champ d'investigations. La possession d'un vêtement gris constitue, si l'on suppose exact le récit du fils, une troisième certitude. Nous sommes donc à présent sortis du vague absolu pour arriver à l'idée bien définie d'un Australien venu de Ballarat et qui porte un manteau gris.

– Certainement.

– Et d'un Australien qui était chez lui dans ce coin, car on ne peut s'approcher de l'étang que par la ferme ou par la grande propriété où ne pouvaient guère errer des étrangers.

– Exactement.

– Là-dessus se place notre expédition d'aujourd'hui. Par l'examen du terrain, j'ai obtenu sur la personne de l'assassin les détails insignifiants que j'ai donnés à cet imbécile de Lestrade.

– Mais comment les avez-vous obtenus ?

– Vous connaissez ma méthode. Elle est fondée sur l'observation des détails sans grande importance.

– Sa taille, je sais que vous pouvez en juger approximativement d'après la longueur de ses enjambées. Ses chaussures aussi, vous pouvez les connaître par leurs empreintes.

– Oui, c'étaient des chaussures particulières.

– Mais sa claudication ?

– L'empreinte de son pied droit était toujours moins marquée que la gauche. Il pesait moins dessus. Pourquoi ? Parce qu'il boitait.

– Mais comment savez-vous qu'il était gaucher ?

– Vous avez été vous-même frappé de la nature de la blessure, telle que le chirurgien l'a décrite lors de l'enquête. Le coup a été porté par-derrière et a pourtant atteint le côté gauche. Or, comment cela se pourrait-il s'il n'avait pas été donné par un gaucher ? Le meurtrier est resté derrière le hêtre pendant l'entrevue du père et du fils. Il y a même fumé. J'ai trouvé la cendre d'un cigare et mes connaissances spéciales en fait de cendres de tabac m'ont permis de dire que c'était un cigare indien. Je me suis, comme vous le savez, quelque peu intéressé à ces choses-là et j'ai écrit une petite monographie sur les cendres de cent quarante variétés de tabac pour la pipe, le cigare et les cigarettes. Après avoir trouvé la cendre, j'ai cherché aux alentours et découvert le mégot, dans la mousse où il l'avait jeté. C'était un cigare indien d'une variété qu'on roule à Rotterdam.



– Et le fume-cigare ?

– J'ai pu voir que le bout du cigare n'avait pas été dans la bouche. L'assassin se servait donc d'un fume-cigare. Le bout en avait été coupé, et non mordu, mais la coupure n'était pas nette, d'où j'ai déduit un canif émoussé.

– Holmes, vous avez tissé autour de cet homme un filet d'où il ne saurait s'échapper et vous avez sauvé la vie d'un innocent aussi sûrement que si vous aviez tranché la corde qui le pendait. Je vois où convergent tous ces points. Le coupable, c'est…

– M. John Turner ! annonça le garçon d'hôtel en ouvrant la porte de notre studio et en introduisant un visiteur.



L'homme qui entrait avait une allure étrange, dont on était frappé dès l’abord. Sa démarche lente et claudicante, ses épaules voûtées lui donnaient un air de décrépitude, et pourtant ses traits profondément accentués et rugueux, autant que sa formidable stature, montraient qu’il était doué d’une force physique et morale extraordinaire. Sa barbe touffue, ses cheveux grisonnants, ses sourcils saillants et drus lui conféraient un air de dignité et de puissance, mais son visage était d’une blancheur de cendre, et ses lèvres et les coins de sa bouche se nuançaient d’une légère teinte bleue. Au premier coup d’œil, il m’apparut clairement que cet homme était la proie d’une maladie mortelle.

– Je vous en prie, dit Holmes doucement, asseyez-vous sur le canapé. Vous avez reçu mon billet ?

– Oui, le gardien me l'a apporté. Vous disiez que vous vouliez me voir ici afin d'éviter tout scandale.

– J'ai pensé qu'on jaserait si j'allais au manoir.

– Et pourquoi désiriez-vous me voir ?

Il regardait mon compagnon avec du désespoir dans ses yeux fatigués, comme si déjà la réponse lui était connue.

– Oui, dit Holmes, répondant au regard plutôt qu'aux paroles. C'est ainsi. Je n'ignore rien de ce qui concerne Mac Carthy.

Le vieillard laissa tomber son visage dans ses mains.

– Que le ciel me vienne en aide ! s'écria-t-il. Mais je n'aurais pas permis que le jeune homme en souffrît. Je vous donne ma parole que j'aurais parlé si, aux assises, le procès avait tourné contre lui.

– Je suis content de vous l'entendre dire, fit Holmes avec gravité.

– J'aurais parlé dès à présent, n'eût été ma fille. Cela lui briserait le cœur – cela lui brisera le cœur d'apprendre que je suis arrêté.

– Il se peut qu'on n'en vienne pas là, dit Holmes.

– Quoi !

– Je ne suis pas un agent officiel. Je sais que c'est votre fille qui a demandé que je vienne ici et j'agis dans son intérêt. Toutefois, il nous faut tirer de là le jeune Mac Carthy.

– Je suis mourant, dit le vieux Turner. Depuis des années je souffre de diabète. Mon médecin dit qu'on peut se demander si je vivrai encore un mois. Pourtant, j'aimerais mieux mourir sous mon propre toit qu'en prison…

Holmes se leva et alla s'asseoir à la table, la plume en main et du papier devant lui.

– Dites-moi simplement la vérité, dit-il. Je noterai les faits. Vous signerez et Watson, que voici, en sera témoin. Alors je pourrai, à la toute dernière extrémité, produire votre confession pour sauver le jeune Mac Carthy. Je vous promets de ne m'en servir que si cela devient absolument nécessaire.

– C'est bien, dit le vieillard. On ne sait pas si je vivrai jusqu'aux assises, cela a donc peu d'importance. Mais je voudrais épargner un pareil choc à Alice. Maintenant, je vais tout vous exposer clairement. Ça a été long à se produire, mais ça ne me prendra guère de temps pour vous le dire.

« Vous ne le connaissiez pas, le mort, Mac Carthy. C'était le diable incarné. Je vous l'affirme. Dieu vous garde de tomber jamais dans les griffes d'un pareil individu. Pendant vingt ans j'ai été sa proie et il a ruiné ma vie. Je vous dirai tout d'abord comment il se trouva que je fus à sa merci.

« C'était entre 1860 et 1864. J'étais alors jeune, aventureux et plein d'ardeur prêt à me mettre à n'importe quoi. Je me suis trouvé parmi de mauvais compagnons et je me suis mis à boire. Comme je n'avais pas de chance, aux mines, avec ma concession, j'ai pris le maquis et je suis devenu ce que, par ici, on appellerait un voleur de grands chemins. Nous étions six et nous menions une vie libre et sauvage ; de temps en temps nous attaquions un établissement, ou nous arrêtions les chariots sur la route des placers. Jack le Noir, de Ballarat, tel était le nom sous lequel on me connaissait, et dans la colonie on se souvient encore de notre groupe, qu'on appelle la bande de Ballarat.

« Un jour, un convoi d'or descendait de Ballarat à Melbourne. Nous avons dressé une embuscade et nous l'avons attaqué. Il y avait six soldats et nous étions six ; ce fut donc une lutte serrée, mais à la première décharge nous en avions désarçonné quatre. Trois de nos gars, cependant, furent tués avant que nous ne nous emparions du butin. Je posai mon pistolet sur la tempe du conducteur du chariot ; c'était cet homme, ce Mac Carthy. Que je regrette, grand Dieu, de ne pas l'avoir tué alors ! mais je l'ai épargné ; pourtant, je voyais bien que ses petits yeux méchants se fixaient sur mon visage, comme pour s'en rappeler tous les traits. Nous sommes partis avec l'or, nous sommes devenus riches et nous sommes revenus plus tard en Angleterre, sans qu'on nous ait jamais soupçonnés. Je me suis donc séparé de mes anciens camarades, résolu à me fixer et à mener une vie tranquille. J'ai acheté cette propriété, qui se trouvait en vente, et je me suis efforcé de faire un peu de bien avec mon argent, pour réparer la façon dont je l'avais gagné. Je me suis marié et, bien que ma femme soit morte jeune, elle m'a laissé ma chère petite Alice. Même alors qu'elle n'était qu'un bébé, sa toute petite main semblait me conduire sur la voie du bien, comme rien jusqu'alors ne l'avait jamais fait. En un mot, j'avais changé de vie et je faisais de mon mieux pour racheter le passé. Tout allait bien, quand un jour Mac Carthy me prit dans ses filets.

« J'étais allé à Londres pour placer des fonds et je le rencontrai dans Regent Street ; c'est à peine s'il avait un veston sur le dos et des souliers aux pieds.

« – Nous voici, Jack ! dit-il en me touchant le bras. Nous serons pour toi comme une famille. Nous sommes deux, moi et mon fils, et tu as les moyens de nous entretenir. Si tu ne veux pas… l'Angleterre est un beau pays où l'on respecte la loi et où il y a toujours un agent de police à portée de voix.

« Ils sont donc venus dans l'Ouest ; il n'y avait pas moyen de m'en débarrasser et, depuis ce temps-là, ils ont vécu, sans rien payer, sur la meilleure de mes terres. Pour moi, il n'y avait plus de

paix, plus d'oubli. Partout où j'allais, sa face rusée et grimaçante était là, à côté de moi. À mesure qu'Alice grandissait, cela empirait, car il s'aperçut bientôt que je craignais moins la police que de voir ma fille connaître mon passé. Quoi qu'il me demandât, il fallait le lui donner, et quoi que ce fût, je le lui abandonnais sans aucune question : terre, argent, maison, jusqu'au jour où il me demanda quelque chose que je ne pouvais pas donner.

« Il me demanda Alice.

« Son fils, voyez-vous, avait grandi, et ma fille aussi, et comme on savait ma santé fragile, il lui semblait assez indiqué que son rejeton entrât en possession de mes biens. Mais, cette fois, j'ai tenu bon. Je ne voulais pas que sa maudite engeance fût mêlée à la mienne, non que le garçon me déplût, mais le sang du père était en lui, et c'était assez. Je suis resté ferme. Mac Carthy a proféré des menaces. Je l'ai mis au défi. Nous devions nous rencontrer à l'étang, à mi-chemin de nos deux maisons, pour en discuter.

« Quand j'y suis allé, je l'ai trouvé qui parlait à son fils ; j'ai donc fumé un cigare derrière un arbre en attendant qu'il fût seul. Mais pendant que j'écoutais ce qu'il disait, tout ce qu'il y avait de noir et d'amer en moi semblait revenir à la surface. Il pressait son fils d'épouser ma fille avec aussi peu d'égards pour ses sentiments que si ç'eût été une garce des rues. Cela m'exaspéra de penser que moi-même et ce que j'avais de plus cher, nous étions à la merci d'un tel être. Ne pouvais-je donc briser ce lien ? J'étais déjà désespéré, mourant. J'avais encore l'esprit assez clair, les membres assez forts, et mon sort, je le savais, était réglé. Mais ma mémoire, mais ma fille ! L'une et l'autre seraient sauves, si seulement je parvenais à réduire au silence cette langue infâme. Je l'ai fait, monsieur Holmes. Je le ferais encore. Si fortement que j'aie péché, j'ai mené une vie de martyr pour racheter mes fautes. Mais que ma fille dût se trouver prise dans ces mêmes filets qui m'emprisonnaient, c'était plus que je n'en pouvais endurer. Je l'ai abattu sans plus de scrupules que s'il avait été une bête immonde

et venimeuse. Son cri a fait revenir son fils, mais j'avais rejoint le couvert du bois ; je fus pourtant obligé de retourner chercher le manteau que j'avais laissé tomber dans ma fuite. Tel est, messieurs, le récit véridique de tout ce qui s'est passé.

– C'est bien, dit Holmes, pendant que le vieillard signait la déclaration que mon ami avait écrite. Ce n'est pas à moi de vous juger, je souhaite seulement que nous ne soyons jamais placés dans une pareille position.

– Je le souhaite aussi, monsieur. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

– En raison de votre santé, rien. Vous savez que vous aurez bientôt à répondre de vos actes devant un tribunal plus haut que les assises. Je garderai votre confession et, si le jeune Mac Carthy est condamné, je serai forcé de m'en servir. Sinon, nul œil humain ne la verra jamais et votre secret, que vous soyez vivant ou mort, ne risquera rien entre nos mains.



– Adieu donc, dit le vieillard d'un ton solennel. Quand viendra pour vous l'heure de la mort, les moments en seront moins pénibles si vous pensez à la paix que vous aurez procurée à la mienne.

Et d'un pas incertain et chancelant, tout son corps de géant frémissant, il sortit de la pièce.

– Dieu nous vienne en aide ! dit Holmes après un long silence. Pourquoi le Destin joue-t-il de tels tours à de pauvres êtres impuissants ? Je n'entends jamais parler d'une affaire comme celle-ci sans penser aux mots de Baxter, et sans dire : « Ce coupable-là, sans la grâce de Dieu, ce pourrait être moi. »

James Mac Carthy fut acquitté aux assises, grâce aux nombreuses et puissantes objections que Sherlock Holmes avait rédigées et soumises à son défenseur. Le vieux Turner vécut encore sept mois, après notre entrevue, mais il est mort maintenant, et tout laisse à prévoir que le fils et la fille pourront vivre heureux ensemble, dans l'ignorance du sombre nuage qui pèse sur leur passé.

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le mystère de la vallée de Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)

* Le Tordu (juillet 1893)
* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L'Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L'Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L'École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L'Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d'Archet

* L'aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d'Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L'Homme qui Grimpait (mars 1923)

* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)
* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Corrections, édition, conversion informatique et publication par :

Coolmicro

du groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.coolmicro.org/livres.php

—

30 octobre 2003

—

- Source :

http://www.bakerstreet221b.de/main.htm pour les images

- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France

http://www.sherlock-holmes.org/

http://conan.doyle.free.fr/

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.